

## Opinion



THERRY ROGÉ/BELGA

### Jean-François Godbille

Magistrat, ancien commissaire général des Scouts d'Europe en Belgique et cofondateur de l'association Amitié et fraternité scout

■ Quand tout va trop vite, chacun se replie sur ce qu'il connaît : une communauté, un écran, une bande, parfois une idéologie. Or notre expérience du scoutisme nous a montré des cœurs capables de se rencontrer.

frent une verticalité spirituelle et une appartenance saine, fondée sur le respect et le service, loin du radicalisme. Le scoutisme, véritable école de vie, propose une approche éducative différenciée selon les besoins des adolescents, ce qui favorise la confiance des familles. Au terme de la progression personnelle de chacun, le scoutisme peut devenir, nous l'avons vécu, un laboratoire vivant du dialogue interreligieux et de la fraternité.

Pourquoi témoigner aujourd'hui de cette expérience de scoutisme partagée entre des scouts d'Europe, de confession catholique, et des jeunes musulmans et arméniens ? Parce qu'au moment où certains voudraient nous préparer à un "choc des civilisations", nous avons vu, très simplement, l'inverse : des cœurs capables de se rencontrer, à condition qu'on leur en donne les moyens. Parce que les égoïsmes collectifs reviennent en force et se traduisent par des crispations identitaires, des poussées de nationalisme, de racisme et de xénophobie. Et parce qu'une société qui n'ose plus proposer un chemin commun laisse le terrain aux marchands de peur, aux entrepreneurs de haine et aux radicalités de tous bords.

#### Une invitation

Notre témoignage n'est pas une leçon : c'est une invitation. À la haine, substituons l'Amour. C'est

aussi ce message que j'aimerais faire entendre au monde politique. Dans nos camps et nos unités, nous avons essayé d'offrir à des jeunes – de tous milieux – la possibilité de devenir ce qu'ils sont : découvrir leurs talents, les exercer, et apprendre le goût de l'"être" plutôt que celui de l'"avoir". Or, au moment où l'État est trop souvent perçu comme un État providence et taxateur, et la vie publique comme une comptabilité de court terme, nous avons besoin d'une politique qui redevienne une respiration : qu'elle

réponde aux besoins réels de la population, qu'elle ose une vision, qu'elle donne du souffle, et qu'elle propose un projet assez audacieux pour susciter l'envie de s'y donner corps et âme.

Promouvoir une société inclusive et une civilisation de l'amour exige l'engagement de chacun dans des projets collectifs, la va-

lorisation du dialogue interreligieux et la création d'un sentiment d'appartenance à une communauté ouverte et bienveillante. Mais cet engagement ne naît pas du vide : il naît quand un peuple se sait appelé à quelque chose de plus grand que lui-même. Si la politique veut tenir sa promesse, qu'elle aide à faire grandir des générations capables de confiance, de service et de fraternité – et qu'elle reconnaisse, soutienne et multiplie les lieux où l'on apprend concrètement à devenir humain.

## CHRONIQUE

# Mon frisson quand je retrouve le brol bruxellois

■ Bruxelles est une ville cabossée, imparfaite, insupportable. Et si on la regardait autrement, avec le cœur et l'âme.



D.R.

Francis Van de Woestyne  
Journaliste

J'ai grandi à l'orée d'un bois dont je me souviens encore, quand je ferme les yeux, du parfum à chaque saison. C'était notre terrain de jeu : le ruisseau où nous construisions des barrages s'appelaient l'Homme sauvage. Il gonflait après chaque orage. Les mains dans l'eau pure, nous cherchions les tritons et, dans les zones humides, les salamandres. Des heures à les observer, jusqu'à en oublier de rentrer manger. Les voix des parents qui appelaient pour le "souper" se perdaient dans les feuillages. Plus tard, les arbres ont gardé nos premiers émois d'adolescents,

Rien ne me prédestinait à aimer la ville. Et pourtant.

Quitter Liège, où je fis mes premiers pas, chargé de la rubrique "faits divers", fut un arrachement. J'avais les larmes aux yeux quand j'ai dû abandonner la Cité ardente : le Carré, les nuits, les amis, la Meuse, la foire nous collaient à la peau. J'ai mis un peu de temps à trouver mes marques à Bruxelles. Depuis 45 ans, elle est ma ville. J'adore la revoir au terme de lointaines échappées. Après l'émotion de la cité d'Angkor, des temples d'Abou Simbel ou des murailles de glace en Patagonie, j'ai toujours un frisson quand je retrouve le brol bruxellois.

#### Décadence attachante

La capitale traîne ses cicatrices. Les années de "bruxellisation" ont laissé des balafres : autoroutes urbaines, trésors d'architecture sacrifiés, tours disgracieuses et prétentieuses qui cassent les perspectives, mixité mal gérée... La ville a des allures de chambre d'adolescent : un grand foutoir. Pourtant, elle conserve une âme. Des expatriés y restent après leur retraite. Au soleil du Sud ou aux paysages du Nord, ils préfèrent cette décadence attachante.

Car il y a ce qui agace : les mégots écrasés au sol, les trottoirs défoncés, les trottinettes abandonnées, les feux rouges qui ne dialoguent pas entre eux. Les cyclistes trop pressés. Les piétons distraits qui se baladent sur les pistes cyclables. Les automobilistes qui se

croient seuls. Les nids-de-poule. Les affreux buildings qui ont grandi entre deux maisons de maître. Les maîtres qui ne ramassent pas les crottes de leurs amis (cela ne porte pas bonheur d'y poser le pied, j'ai testé). Les travaux qui s'éternisent et sur lesquels personne ne travaille. L'éclairage public en panne. Les poubelles à moitié récoltées. Les parcmètres défectueux. Les trop rares toilettes publiques. Et les rôleurs professionnels qui ne voient que cela et pas le reste...

Car il y a ce qui émeut.

#### Une dentelle fragile

Bruxelles, ce sont les rues pavées où glisse le soir, les chouettes hulottes qui hululent la nuit. Les maisons à trois pièces en enfilade qui ont une histoire, les arbres somptueux qui protègent les maisons. Les vieux couples qui se promènent main dans la main, les amoureux qui se disent à demain. Les petites librairies où l'on entre pour quelques minutes et d'où l'on ressort une heure plus tard, les bras chargés. Les hôtels où l'on s'endort en rêvant. Les tomates et les croquettes aux crevettes, les américains préparés. Les passages, les impasses, les cours. Le crépuscule avenue de Terwueren, l'aube, au bois de la Cambre ou au Cinquantenaire, les apéros au Sablon, au Châtelain ou place des Chasseurs ardennais. Les couleurs des peaux, des regards, les 186 nationalités. Les langues qui s'entremêlent, pourvu que le français y garde sa place. L'humilité tranquille de ses habitants, la fougue de sa jeunesse. Bruxelles, c'est aussi Mademoiselle Beulemans, Toone, Stromae, Brel et Angèle.

Bruxelles n'est pas une capitale arrogante. Elle doute d'elle-même. Elle est cabossée mais précieuse : c'est une dentelle fragile. Elle pourrait, un jour, redevenir grande et belle. Elle a même depuis peu un nouveau gouvernement. Encore faudra-t-il que l'équipe parvienne à réformer, à simplifier ce capharnaüm, tout en préservant le lien collectif. Bref, qu'elle ne se limite à être, comme souvent, une conciergerie du quotidien.